CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)

ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- [ ] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur examplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [ ] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- [ ] Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleur image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
12X		16X		20X		24X		28X		32X	

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

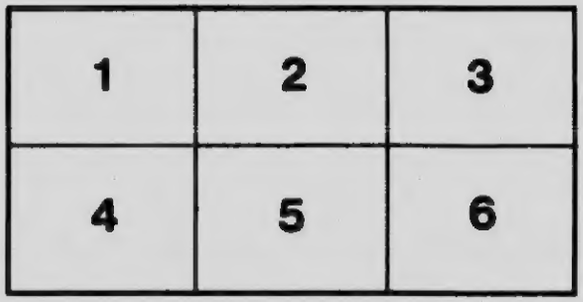
Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

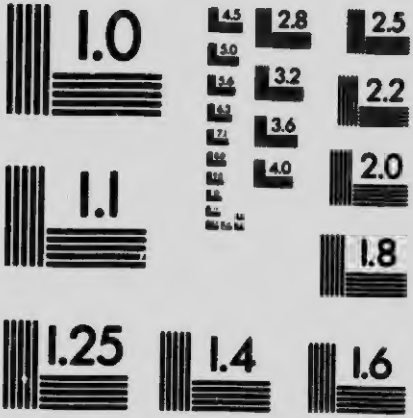
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

LACORDAIRE

L'Orateur
et le Moine

Cum Superiorum permissu

Imprimatur

† George-Albert Guertin
Evêque de Manchester

Droits réservés, Canada, 1911
par Henri d'Arles

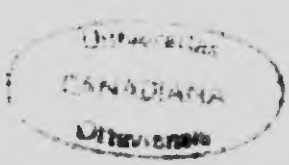
mo

HENRI D'ARLES

LACORDAIRE

L'ORATEUR
et le MOINE

Chez l'Auteur
" Villa Augustina "
Manchester, (N. H.)



Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires numérotés
à la presse de 1 à 100

N°

BX
4705
.L235
B4
1911

A Monsieur HENRI MARTIN
Secrétaire de la Légation Suisse
à Washington (D. C.)

Mon cher ami,

C'est à votre demande, et en quelque sorte d'après votre inspiration, que j'ai composé ce travail sur Lacordaire. La lecture de ses Lettres à un jeune homme *vous ayant mis en goût de connaître davantage sa grande âme, vous avez pensé qu'il serait doux à mon amitié pour vous, et à mon sentiment filial pour ce moine, de vous révéler quelques aspects de son magnifique talent oratoire et de sa sainte vie. Ai-je réussi à satisfaire votre désir? Je m'y suis du moins sincèrement essayé. Et je ne saurais inscrire d'autre nom que le vôtre, en tête d'une œuvre exécutée comme sous votre regard, et pour glorifier un souvenir qui nous est, à tous deux, sacré.*

L'AUTEUR

LACORDAIRE

L'ORATEUR ET LE MOINE

LACORDAIRE a eu déjà bien des biographes.

Le premier en date, et peut-êtr aussi en mérite, est M. Foisset, qui l'avait connu depuis sa jeunesse, et avait suivi sa carrière avec un intérêt, j'allais dire maternel, à en juger par cette phrase de sa correspondance : « J'ai pour Henri des montées de tendresse, comme les mères ont des montées de lait. » — Pour avoir aimé beaucoup Lacordaire, Foisset ne l'a pas moins jugé avec une clairvoyante impartialité.

L'amitié n'est pas nécessairement aveugle, comme l'on dit qu'est l'amour ; et il n'est pas requis que,

pour faire œuvre de véritable historien, l'objet de notre étude nous soit toujours resté indifférent, n'ait jamais éveillé en nous aucun sentiment. Le travail de Foisset est le plus complet et le plus compréhensif qui ait encore paru.

Montalembert est venu ensuite avec une monographie dont le titre seul indique le caractère général : *Un moine du moyen-âge au XIXe siècle.* L'historien des moines d'Occident avait été frappé du tour volontiers archaïque qu'avait pris la vie religieuse chez ce compagnon des premières luttes, cet ami de toujours, le Père Lacordaire. Aussi donna-t-il aux pages émues qu'il lui consacra une rubrique indiquant sous quels traits il lui était définitivement apparu et dans quelle forme il avait voulu l'évoquer.

Et voici une œuvre révélatrice : *Lacordaire, sa vie intime et religieuse*, par le Père Chocarne, son disciple préféré, qui avait reçu pendant des années les secrets de sa grande âme et adouci ses derniers moments. Personne n'avait plus de compétence et d'autorité que l'auteur pour parler de choses qui jusque-là étaient restées enfermées dans le mystère des cloîtres blancs. Les exemples de haute vertu qu'il étalait contrastaient tellement avec les idées fantaisistes, et non toujours dépourvues de malignité, que le monde s'était faites sur le compte du grand orateur, que

l'effet en fut considérable. J'ai entendu toutefois des personnes graves dire que les révélations du Père Chocarne sont mêlées de considérations qui les déparent un peu, parce qu'elles sentent le panégyrique. Elles auraient dû suffire par elles-mêmes et objectivement, sans être soutenues par un récit où la piété filiale du narrateur ressort en un relief peut-être trop fortement accusé. Une autre réflexion qu'elles ont encore inspirée est celle-ci : à savoir qu'elles sont loin de tout contenir, qu'il y aurait donc à y ajouter énormément ; et que d'autre part leur succès retentissant est de nature à décourager quiconque, plus amplement informé, voudrait reprendre ce thème et y faire entrer les matériaux que des enquêtes successives ont mis au jour, ou qui sont sortis comme d'eux-mêmes du trésor des souvenirs particuliers.

Plus récemment, M. le comte d'Haussonville a publié un ouvrage sur Lacordaire où se trouvent certains détails inédits que les biographes antérieurs n'avaient point soupçonnés, ou plutôt, je crois bien, qu'ils avaient dû voiler, à raison de leur situation personnelle, ou de la trop grande fraîcheur de la mémoire qu'ils retraçaient, ou pour toute autre fin. Cette dernière étude a quelque chose, il me semble, du caractère qui devra empreindre une histoire définitive et synthétique de Lacordaire, — mais est-ce

que le définitif existe jamais en histoire ? tout n'est-il pas à renouveler périodiquement avec les méthodes qui s'inventent et les documents que l'on exhume ? est-il une science qui évolue plus vite ? — une vie qui embrasse tout d'un de ces regards d'ensemble que permet le recul dans le temps et qui fixe le jugement de la postérité sur ce nom, l'un des plus grands du dernier siècle.

En attendant que l'avenir nous donne ce monument, il y a, dans les œuvres que nous venons de signaler, suffisamment de traits épars pour que l'on puisse recomposer la physionomie exacte de Henri-Dominique Lacordaire. Et d'ailleurs, où, mieux que dans les œuvres oratoires, les nombreux écrits et la correspondance de ce moine, peut-on prendre une idée juste de sa mentalité et de sa nature morale ?

L'ORATEUR

—

Lacordaire a été, pour ses contemporains, et demeure pour nous le type de l'orateur.

La carrière qu'il avait choisie d'abord — le barreau — montre bien quelles dispositions il se sentait. Il voulait avoir l'occasion d'exercer et de cultiver ce talent de parole qu'on lui avait reconnu au cours de ses études. Et la plaidoierie l'attirait, moins en elle-même, — car il n'avait pas l'esprit processif, et les chinoiseries légales ne pouvaient plaire beaucoup à son âme peu amoureuse de distinctions, de détours et de subtilités, — que parce qu'il y trouverait motifs à de beaux discours. Et j'ose avancer que dans son intention le barreau n'était qu'un premier stage d'où il s'élèverait, au temps voulu, à la sphère politique où les grandes affaires fournissent de si nobles thèmes à quiconque a le verbe sonore. Mais une main mystérieuse vint donner une orientation différente à ses aspirations. Lacordaire abandonne le monde pour entrer au séminaire et devenir abbé. Au reste, pour

changer de but, ses moyens d'action n'allaient-ils pas rester les mêmes ? Sur ce nouveau champ, ne pourra-t-il supérieurement pratiquer l'art duquel il avait, dans ses rêves de jeunesse, attendu de la gloire ? Bien plus, l'horizon de sa pensée s'élargissant de tout ce que le divin ajoute à l'humain, et son ambition se proposant désormais l'objet le plus noble qui puisse solliciter nos facultés, sa parole en acquièrerait une ardeur, un élan, un souffle capables de l'emporter autrement haut qu'elle n'aurait pu espérer atteindre dans la lutte pour les simples intérêts terrestres, et de lui faire rendre le son de l'infini.

Pourtant, ce n'est pas dans la chaire de vérité que son talent s'est d'abord manifesté avec éclat.

Il nous est revenu un mot bien authentique prononcé par de ses parents ou de ses amis qui étaient allés entendre l'un de ses premiers sermons dans je ne sais plus quelle église de Paris : « Il ne fera jamais un prédicateur. » L'on voit bien ce que ces bonnes gens voulaient signifier. Mais leur parole contient peut-être un sens qu'elles n'avaient pas voulu y mettre et va bien au delà de leur pensée. En effet, Lacordaire ne fera jamais un prédicateur au sens ordinaire et traditionnel du mot. Il ne sera jamais à l'aise dans ce moule du sermon tel que le grand siècle l'avait inventé et légué à l'avenir, dans ce genre froid et

compassé où tout est combiné selon une méthode rigoureuse, où il semble que tout soit prévu, où le cœur ne peut avoir que le mouvement qu'on lui a déterminé à l'avance, et où par conséquent n'a pas été réservée la plus petite place pour ces illuminations soudaines, et comme ces jaillissements de pensée, ces frissons d'émotion, qui peuvent venir d'un contact avec un auditoire réel. Ce mode-là ne pouvait s'harmoniser avec son tempérament. Lacordaire ne sera jamais un prédicateur à cette manière antique, parce qu'il devait et pouvait être mieux que cela. Il brisera le cadre rigide de la rhétorique ancienne, et s'en construira un plus large et plus flottant dans lequel il coulera l'essence de sa méditation sur tel point de dogme ou de morale, y laissant exprès des vides et des lacunes qui se rempliront d'eux-mêmes dans le feu de l'action oratoire, sous l'influence des yeux fixés sur celui qui parle, grâce à ces mille intuitions que la réflexion solitaire n'a pu inspirer, mais qui se forment, se précisent au moment où le verbe intérieur se crée vraiment et devient lumière et vie. Dans ce genre si personnel, il laissera loin derrière lui les meilleurs prédicateurs de son temps et sera inimitable. Ce n'est pas une méthode classique qu'il invente, un procédé à l'usage de tous. C'est une manière propre à son génie, et qui ne serait bonne à d'autres qu'autant

qu'ils auraient un talent oratoire égal au sien, et non-seulement égal, mais de même nature, de même famille. Et c'est beaucoup supposer.

Ce n'est donc pas, disais-je, en exposant ou en défendant la vérité religieuse que Lacordaire s'est d'abord révélé ; c'est dans la fameuse affaire de l'Ecole libre. Il s'était lié avec Lamennais, Montalembert et autres pour fonder *L'Avenir*, et avait ouvert, de concert avec eux, une école indépendante où la jeunesse serait enseignée selon les larges doctrines qu'ils prônaient dans leur journal d'avant-garde. C'était anticiper sur les promesses de la charte de 1830. Le gouvernement s'en émut et les cita à sa barre. Lacordaire, pour un, présenta la défense de l'action commune dans un discours qui est resté célèbre et qui commence par ces mots : « Je regarde et je m'étonne ». Les nobles Pairs furent plus étonnés encore, sans doute, de ce langage à la fois si digne et si hardi sur les lèvres d'un ministre de la foi, dans une question qui ne leur paraissait pas être proprement de son ressort. Mais la liberté n'est-elle pas une religion aussi ? Et le jeune abbé n'avait pas cru avec raison devoir prendre une attitude humble et confuse pour revendiquer un principe qui lui était aussi droit et aussi sacré que la doctrine évangélique ; il pensait rester dans son rôle auguste en défendant une liberté.

Et il mit dans son plaidoyer toutes les ressources que pouvait lui fournir son expérience du barreau augmentées de l'autorité et des lumières qui lui venaient de son nouveau caractère. Ce fut un triomphe, en somme, car les cent francs d'amende qu'imposèrent les juges étaient loin d'équivaloir à une condamnation ou même à un blâme. Les nobles Pairs n'osaient pas avouer trop ouvertement qu'ils s'étaient laissés persuader. La légère pénalité sauvait les apparences.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de Lamennais.

Il y aurait bien des choses à dire sur les relations de Lacordaire avec cet homme illustre, sur les différences de leur nature, la tournure spéciale de leur esprit. Lamennais avait, sur Lacordaire, la supériorité de l'âge, — ce qui n'est pas un mérite en soi, évidemment, — et probablement du génie. Ce dernier l'a reconnu très explicitement en tel endroit de ses écrits où il expose les circonstances qui ont amené la rupture ; et cela est très humble de sa part, et l'honore beaucoup, mais c'est aussi très vrai. Et le fait est que Lamennais était extraordinaire. Non pas qu'il eut, lui, le don de la parole. Il n'a jamais pu dire un mot en public. Mais quelle verve dans sa conversation. Entre autres mérites de pensée et de forme qui plaçaient leur auteur au premier rang

parmi les grands écrivains français, ses ouvrages étaient d'une éloquence irrésistible. L'abbé Frayssinous disait de son *Essai sur l'Indifférence* que l'accent « en réveillerait les morts ». Et quelle emprise absolue il exerçait sur ses disciples, sur cette jeunesse « dorée » des rayons de l'intelligence, qui se pressait autour de lui à la Chênaie et qui le regardait comme un oracle ! N'était-il pas poète aussi, poète à la manière de Jean-Jacques et de Châteaubriand ? Et son cœur était d'une incomparable sensibilité. Sa toute récemment publiée *Correspondance avec la baronne Cottu* achève de nous le montrer dans la diversité de ses dons merveilleux, et aussi, hélas ! dans ces erreurs de jugement qui les ont en partie annihilés et même rendus nuisibles à son primitif idéal.

Toutefois, de la pléïade brillante qui entourait le Maître et qui composait ce que l'on a appelé depuis l'école menaisienne, Lacordaire est peut-être celui qui avait subi le moins profondément son charme étrange. Pourquoi ? Et comment trouver les vraies raisons de ces mystères psychologiques ? Il devait y avoir dans leur nature quelque chose qui s'opposait. Ainsi, Lamennais était constamment brûlant, toujours sous haute pression ; tandis que Lacordaire avait de beaux élans suivis de dépression, d'abattement, des alternatives de refroidissement et d'ardeur. Ne dira-t-il pas

de lui-même plus tard : « Mon âme est un volcan dont la lave ne sort que par intervalles, après une secousse » ? — Si l'esprit de l'un était plus intensif, avait plus de profondeur et de puissance créatrice, il était plus absolu également, pour ne pas dire plus étroit, imposait despotiquement ses vues. L'autre avait de l'élévation, de l'étendue, il aimait l'air libre, il sentait que l'on ne mène pas le monde avec les idées pures, il avait je ne sais quoi de plus souple et de plus flottant, et aussi une plus grande rectitude naturelle. Les grands hommes ne sont pas toujours commodes pour leur entourage immédiat. Ils déversent sur leurs disciples les trésors de leur pensée, souvent à une condition : c'est que ceux-ci renoncent à toute indépendance intellectuelle et ne voient plus que par les yeux du Maître. L'autorité de Lamennais devait porter ce caractère d'intransigeance et par conséquent ne plaire qu'à demi à un esprit qui n'a jamais aimé la chaîne et à qui les hardiesses et les vues originales souriront plus d'une fois. De sorte que je crois bien qu'en toute hypothèse Lacordaire se fut tôt ou tard dégagé de l'influence de Lamennais pour se frayer son propre chemin. Si des raisons de conscience et d'orthodoxie ne l'y eussent forcé de bonne heure, il en eût certainement trouvé d'autres, un jour ou l'autre.

Certes, ce ne fut pas sans éprouver une émotion violente qu'il s'éloigna de ce Maître. Et il a tracé de la scène d'adieu un tableau qui est l'une des choses les plus senties qu'il nous ait laissées. Mais, pour parler comme le mystérieux pèlerin d'Emmaüs, ne fallait-il pas que cela s'accomplît ? Et quelle différence, sinon dans l'essence même, du moins dans le degré, entre sa douleur et celle endurée par Montalembert et Gerbet, par exemple, quand ils durent s'arracher aussi à ces bois de la Chênaie, où n'errait plus qu'un génie dévoyé, l'ombre d'un grand nom ! Qu'on relise les pages où ils ont noté leur état d'âme à ces heures tragiques. Il y en a peu de plus poignantes dans toute notre littérature. C'est qu'ils étaient, eux, pris jusqu'aux moelles, et ce leur fut une agonie atroce, un martyre que cette séparation qu'ils prévoyaient devoir être éternelle...

J'ai insisté un peu sur cet épisode qui ne manque pas d'intérêt et qui fut si gros de conséquences pour la destinée de Lacordaire. Passons.

Notre jeune abbé, ainsi mis en vedette par sa collaboration au journal *L'Avenir* et par l'affaire de l'Ecole libre, non moins que par une rupture qui rassurait tout le monde sur la qualité parfaite de son orthodoxie, allait trouver sa voie définitive dans l'élo-

quence sacrée et y cueillir d'éclatants succès. Ce furent d'abord des conférences au collège St. nislas. Il y rencontrait cette jeunesse généreuse pour laquelle il avait fait ses premières armes et à laquelle il allait aussi plus tard consacrer, avec combien d'amour ! les restes d'une voix qui tombe. Là, en face de toutes ces intelligences ouvertes aux idées neuves et brillantes et de ces cœurs prêts à frémir à des accents où passait l'écho de leurs aspirations, Lacordaire se sentit à l'aise et déploya pour la première fois ces qualités qui devaient bientôt faire reprendre à l'élite de la France le vieux chemin de Notre-Dame. Son christianisme, pour le fond, était bien traditionnel, et il y avait, dans sa voix, je ne sais quoi qui trahissait une véritable passion pour le Christ, le cri d'une âme éprise pour la première fois, et de quel objet ? l'idéal divin. « Avant d'aimer le Christ, dira-t-il, je n'avais aimé que la gloire. » Ce qu'il apportait donc à faire resplendir aux regards l'image qui l'avait séduite, c'étaient des ardeurs indépensées. Et sous quels traits rajeunis il la présentait ! Tout en se tenant ferme sur le terrain de la doctrine, l'Apôtre avait un tour à lui de la moderniser et de la rendre sympathique aux hommes de demain. Ses discours avaient une allure à la fois combative et sincèrement amicale. Il ne heurtait pas de front les préjugés, l'héritage de

scepticisme encore flottant dans l'air. Véritable enfant du siècle, il en avait partagé les illusions, mais il savait aussi sa souffrance de ne savoir où se prendre, et, sous d'apparentes légèretés, sa nostalgie du divin ; et, par-dessus les murs d'un collège, il lui jetait de ces appels chaleureux vers une religion éminemment accueillante et compréhensive de tous ses besoins, compatissante à ses folies, désireuse de fixer en elle son vague tourment d'infini. Il était persuadé qu'entre sa génération et le Christ il y avait de simples malentendus, ou plutôt l'on ne s'aimait pas parce qu'on ne se connaissait pas. *Ignoto Deo.* Or, Lacordaire présentait au siècle ce Dieu inconnu ; il voulait les mettre en face l'un de l'autre, absolument sûr que le charme supérieur de son idéal agirait sur ses contemporains comme il avait agi sur lui, aussi irrésistiblement, et que tout les destinait à se rapprocher et à s'embrasser.

Voilà bien, je pense, le sentiment qui l'a inspiré dès l'origine et tout au long de sa carrière oratoire, et qui a marqué sa prédication d'un caractère tout à fait unique. D'autres voudront reprendre après lui cette attitude. Mais qui sait si elle ne convenait pas, dans une grande mesure et pour des raisons diverses, seulement à son époque, et si son principal mérite ne venait pas de son opportunité ? A cette minute pré-

cise et psychologique de l'évolution de l'âme française c'était bien le genre qu'il fallait.

Lacordaire dira en effet, dans la préface de ses conférences :

« Les conférences que nous publions n'appartiennent précisément ni à l'enseignement dogmatique ni à la controverse pure. Mélange de l'une et de l'autre, de la parole qui instruit et de la parole qui discute, destinées à un pays où l'ignorance religieuse et la culture de l'esprit vont d'un pas égal, et où l'erreur est plus hardie que savante et profonde, nous avons essayé d'y parler des choses divines dans une langue qui allât au cœur et à la situation de nos contemporains. Dieu nous avait préparé à cette tâche en permettant que nous vécussions d'assez longues années dans l'oubli de son amour, emporté sur ces mêmes voies qu'il nous destinait à reprendre un jour dans un sens opposé. En sorte qu'il ne nous a fallu, pour parler comme nous avons fait, qu'un peu de mémoire et d'oreille, et que nous tenir, dans le lointain de nous-même, en unisson avec un siècle dont nous avions tout aimé... Le but, le but unique de notre parole, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'est de préparer les âmes à la foi, parce que la foi est le principe de l'espérance, de la charité et du salut, et que ce principe, affaibli en France par soixante ans d'une littérature corruptrice, aspire à y renaître, et ne demande que l'ébranlement d'une parole amie, d'une parole qui supplie plus qu'elle ne commande, qui épargne plus qu'elle ne frappe, qui entr'ouvre l'horizon plus qu'elle ne le déchire, qui traite enfin avec l'intelligence et lui ménage la lumière comme on ménage la vie à un être malade et tendrement aimé. Si ce but n'est pas pratique, qu'est-ce qui le sera sur la terre?

Pour nous qui avons connu la douleur et le charme de l'incrédulité, quand nous avons versé une seule goutte de foi dans une âme tourmentée de la magie de son absence, nous remercions et bénissons Dieu... »

Monseigneur l'archevêque de Paris, M. de Quélen, le comprit parfaitement. Et l'écho des conférences Stanislas vibrait encore qu'il invitait l'orateur à venir les reprendre sous une forme agrandie dans la première chaire de France et du monde. Telle fut l'origine des célèbres conférences de Notre-Dame. Ce fut un grand bonheur pour Lacordaire de naître à la mesure de son temps et de rencontrer un homme qui devina si bien les affinités de son talent avec les besoins actuels. L'on a dit que le tort de Lamennais est d'être né trop tôt, et d'avoir, comme tous les voyants, énoncé des opinions qui étaient trop en avant sur la marche de son siècle. Tandis que Lacordaire venait à son heure. M. de Quélen le qualifiait de « prophète des temps nouveaux », indiquant par là les harmonies de sa nature avec les tendances de son époque et tout ce qu'il pouvait attendre de son action pour la régénération chrétienne du pays.

Certes, Lacordaire n'a pas trompé ces espérances. L'auditoire compact qui se pressait à sa première conférence lui resta fidèle jusqu'à la fin, se grossissant d'année en année de recrues nouvelles. Et c'é-

tait moins par habitude que l'on s'y portait que par la force d'un enthousiasme tenu constamment en haleine. Notre-Dame, bien abandonnée jusque-là, redevenait la principale attraction de Paris.

Lorsqu'on lit aujourd'hui ces conférences, l'on ne s'explique pas bien peut-être, qu'elles aient eu un retentissement si considérable et qu'elles aient pu à ce point passionner les plus grands esprits, leur arracher des applaudissements, et ce qui vaut mieux, des larmes, provoquer en France un profond mouvement de retour vers le catholicisme. Dans le jugement que l'on porte sur elles, il faut, si l'on veut être équitable, tenir compte de bien des choses.

Et d'abord, Lacordaire y tient le rôle d'apologiste, c'est-à-dire qu'il s'efforce de détruire les préjugés alors courants contre la religion, et de rétablir entre elle et ceux qui l'écoutent, une harmonie qui n'aurait jamais dû être brisée. Or, l'état d'âme de la génération de 1830 n'était pas le nôtre: je ne dis pas que celui-ci est plus parfait, mais il est différent. Nous n'envisageons plus le christianisme sous le même angle, et peut-être même est-il exclu tout à fait de nos préoccupations, ou bien nos esprits se sont teintés de nouvelles formes d'erreurs. En tout cas, nos façons de penser et de sentir à cet égard ont certainement évolué au cours de trois quarts de siècle. Lacordaire,

s'adressant à des hommes qui avaient sur ce point des manières de voir qui n'étaient ni plus ni moins sensées que les nôtres, et voulant les en faire changer, a nécessairement empreint ses discours d'un cachet d'actualité de nature à les rendre plus efficaces dans le présent, mais plus faibles peut-être aussi aux yeux de l'avenir. Comme l'a dit M. d'Haussonville à propos de l'*Essai sur l'Indifférence*, « c'est le propre des livres d'apologétique de vieillir vite ». Or, si cela est vrai du livre, à combien plus forte raison de la conférence.

Et puis, Lacordaire était beaucoup trop de son temps pour n'avoir pas subi l'influence du romantisme. Et le romantisme est une mode littéraire à laquelle bien d'autres ont succédé déjà. Epris à notre tour de nouveaux procédés, nous sourions des anciens, nous appelons naïvetés, lieux communs de la sentimentalité, tout un ordre de développements oratoires auxquels nos pères ne se faisaient pas faute de vibrer. En cédant au goût du jour dans l'expression, le vêtement de sa pensée, le conférencier de Notre-Dame contribuait donc à assurer à sa parole un succès plus immédiat, au détriment peut-être de sa valeur esthétique absolue et de ses chances de durabilité.

Et enfin, Lacordaire a été un improvisateur au

sens le plus complet du mot. De discours académique, il n'en a fait qu'un, lors de sa réception sous la Coupole, et il l'a, autant dire, presque manqué. Ce n'était pas son genre.

Il disait, dès sa première conférence de Notre-Dame :

« Appelé à élever la voix au milieu de vous, non pas par ma volonté propre, mais par celle du pontife vénérable qui tient pour moi la place de Dieu, n'attendez pas, Messieurs, que je vous parle avec art. Si vous êtes venus chercher ici ces vains jeux de la parole, vous vous êtes trompés. Ah! périsse l'éloquence du temps! je ne demande que l'éloquence de l'éternité. Je ne lui demande que la vérité et la chaleur de Jésus-Christ... »

Il y a de ces orateurs qui préparent jusqu'aux moindres mots de leurs discours, qui savent prévoir et calculer la quantité d'émotion qu'ils devront dépenser, se fixer le moment précis où leur cœur devra s'ouvrir et s'épancher, qui aiguisent à l'avance des mots d'esprit en leur laissant toutefois un certain air d'être venus tout seuls. Ah! qu'ils répondent peu, ceux-là, à l'idéal de l'orateur. Par tant de soins, ils peuvent se prémunir contre une chûte toujours possible, mais ne s'interdisent-ils pas aussi toute envolée? Quel que soit d'ailleurs le mérite de ces pièces ainsi élaborées dans le silence du cabinet d'étude, elles ne sont pas de la véritable éloquence; elles n'en sont

pas précisément parce qu'elles sont trop oratoires. Pascal n'a-t-il pas dit : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence » ? Ce sont des couplets de bravoure aussi bien faits pour être lus qu'entendus. Par delà l'auditoire qui l'écoute scander ses admirables périodes et ses phrases à effets, l'orateur en vise un autre plus large et plus lointain, et l'on sent trop qu'il parle pour la postérité.

Le conférencier de Notre-Dame procédait de tout autre façon. Son sujet choisi, il en établissait solidement les bases, en montait l'architecture, en dilatait les parties essentielles. Puis, il se mettait à féconder cette matière par une méditation intense, il la vivait, se l'assimilait. Il en rédigeait certains points, les données abstraites, et pour le reste, prenait de simples notations, prévoyait la ressource à tirer de telle comparaison ou de tel épisode de l'histoire ou de tel ordre de sentiments. Et c'était après tout ce travail de gestation qu'il se présentait devant son auditoire. Là commençait vraiment l'œuvre de création ; là son génie insufflait en ces matériaux informes une âme vivante et harmonieuse. Tous ces membres dispersés s'enchaînaient, et il en naissait la chose d'art. Mis en contact avec une foule que son regard électrisait, qui vibrait ou frissonnait à sa voix doucement métallique, l'orateur s'animait peu à peu, et les

pensées se rangeaient en ordre à son appel intérieur —« comme les étoiles du matin à l'appel du Tout-Puissant », pour emprunter une formule du Livre Sacré — et les expressions vives ou tendres, âpres ou mélancoliques, se pressaient sur ses lèvres, s'en échappaient pour aller retentir longuement, se perdre dans les nefs augustes; et parfois des coups d'ailes l'emportaient si haut qu'il en avait le vertige; et des accents lui venaient dont la magnificence, la beauté plastique « l'étonnaient lui-même. »

Comment expliquer cela ? Est-ce que le mystère de l'inspiration se définit ? Peut-on analyser cet ébranlement de l'être qui saisit l'artiste au moment solennel où il va créer ? N'est-il pas étonné tout le premier du phénomène qui se passe alors en lui ? Ne se sent-il pas envahi par une force étrange, le *mens divinior*, qui transforme ses facultés et les hausse jusqu'à l'infini ? L'éloquence de Lacordaire portait éminemment cette empreinte divine et transitoire. Et c'est pourquoi elle a eu tant d'empire; c'est pourquoi aussi, hélas! il ne nous en reste plus que des notes affaiblies. Est-ce que l'on fixe un souffle ? est-ce que l'on cristallise un éclair ? La transcription nous a répété, aussi fidèlement que possible, tout ce que l'orateur a dit. Mais l'on sent si bien que ce n'est là qu'un écho... Les mots seraient-ils absolu-

ment les mêmes, qu'il y manquera toujours l'instant, le lieu où ils furent prononcés, ces mille entours qui en rendaient l'effet plus extraordinaire, et par dessus tout la voix sonore et profonde qui les exhalait, et qui leur a donné un moment l'âme et la vie pour qu'ils aillent ensuite pâlir et s'éteindre. Car l'espèce de prolongement que la forme livresque essaie de donner à ces créations brûlantes du cœur et de l'esprit n'est que l'ombre de leur existence première. Ah! l'éloquence est le premier des arts, mais n'en est-elle pas aussi, par un certain côté, le plus faible et le plus vain? Il semble qu'elle soit trop immatérielle, trop spirituelle pour se perpétuer dans le temps. Son essence, par sa perfection même, se plie mal à nos modes de durée. Elle ne frappe et n'éblouit un instant les regards que pour remonter à sa source éternelle...

Lacordaire ne s'est fait aucune illusion sur ce que les qualités les plus brillantes de ses conférences avaient de nécessairement éphémère. Aussi notait-il, non sans mélancolie, en les donnant en volume:

« Je publie aujourd'hui les paroles que je disais. Elles arriveront au lecteur froides et décolorées; mais quand, au soir de l'automne, les feuilles tombent et gisent par terre, plus d'un regard et plus d'une main les cherchent encore, et, fussent-elles dédaignées de tous, le vent peut les emporter et en préparer

une couche à quelque pauvre dont la Providence se souvient au haut du ciel."

Qui ne se se féliciterait d'être ce pauvre-là ? Car, en dépit de tout, ce qui reste de ses conférences a encore de la grandeur et de l'éclat. Je ne parle pas des vérités dogmatiques ou morales qu'elles exposent, et qui seront toujours neuves, parce qu'infinies. Mais le langage dont il les a revêtues, les rapprochements qu'elles lui ont inspirés, les effusions personnelles dont elles sont semées, les vives intuitions qui les sillonnent, tout ce qui, en un mot, sur le fond éternel et transcendant des thèmes, est la part et l'œuvre propre de l'orateur, cela se prolonge en des vibrations qui ont toujours le don de nous émouvoir. A la seule lecture, l'on sent passer sur soi ce petit frisson particulier que donne toujours le contact avec une chose de beauté.

Nous n'avons pas, d'ailleurs, que les conférences de Notre-Dame pour nous faire une idée de la souplesse et de la variété du génie oratoire chez Lacordaire. Il y a encore les conférences de Lyon et de Toulouse; ces homélies prêchées dans la chapelle des Carmes, par exemple, simples, savoureuses, gonflées de la moelle des évangiles, dont le sceptique mais délicat Sainte-Beuve louait le ton dégagé et la ferveur

de sentiment; tel discours de circonstance, comme celui sur les *Princes de la pensée*, et qui n'est qu'une envolée sereine; tel éloge funèbre, celui du général Drouot en particulier, duquel Sainte-Beuve encore a dit qu'il peut être mis en parallèle avec les grandes oraisons de Bossuet.

J'aime à en citer ce passage:

« Ouvrons ce cœur dont nous venons de suivre pendant un demi-siècle les actes magnanimes et jamais démentis; pénétrons jusqu'au sanctuaire, et cherchons-y la flamme où s'alluma toute cette généreuse vie. Un triple amour en était l'incorruptible et immortel foyer: l'amour des lettres, l'amour des hommes, l'amour de Dieu. L'amour des lettres! Ah! faut-il que je surprenne par là peut-être quelqu'un de mes auditeurs? Sommes-nous déjà si loin du temps où la culture des lettres pour elles-mêmes était une passion distinctive de toutes les natures noblement trempées? Le nombre va-t-il diminuant des esprits délicats et sérieux pour qui les lettres sont autre chose qu'une vague réminiscence de la jeunesse ou un vulgaire métier? Je n'ose le croire... Le général Drouot avait appris dans les laborieuses études de sa jeunesse cet amour antique des lettres humaines. Un chef-d'œuvre était pour lui un être vivant avec lequel il conversait, un ami du soir qu'on admet aux plus familiers épanchements. Penser en lisant un vrai livre, le prendre, le poser sur la table, s'enivrer de son parfum, en aspirer la substance, c'était pour lui, comme pour toutes les âmes initiées aux jouissances de cet ordre, une naïve et pure volupté. Le temps coule dans ces charmants entretiens de la pensée avec une pensée

supérieure ; les larmes viennent aux yeux ; on remercie Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité. Ne vous demandez plus ce qui animait la solitude du vétéran de la grande armée, et lui enlevait les heures que le cours de son âge lui apportait. Tandis que nous vivions dans le présent, il vivait dans tous les siècles ; tandis que nous vivions dans la région des intérêts, il vivait dans la sphère du beau. Vie rare et excellente, parce que le goût n'y suffit pas, mais qu'il y faut le cœur et la vertu. Ce n'est pas sans raison que les anciens l'appelaient du nom de culte, et comme on dit la religion de l'honneur, on pouvait dire aussi la religion des lettres... »

Tout cela sans doute n'est que de la lave refroidie, mais de la lave qu'il ne faut pas un grand effort de notre imagination pour ranimer et renflammer. A la toucher, à la pétrir, l'on devine l'énergie du bouillonnement intérieur qui a fait jaillir cette matière ignée.

Oui, les débris de cette éloquence ont encore de la grâce et de la majesté. Et cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous dire, en les contemplant : Pourquoi faut-il que Lacordaire, avec les grands orateurs de tous les temps, paie si chèrement dans l'avenir la gloire d'avoir connu les triomphes éclatants du verbe ?

LE MOINE

—

Et maintenant, considérons Lacordaire comme moine.

Il prêchait depuis deux ans à Notre-Dame avec le succès que l'on sait, quand il s'éclipsa tout à coup.

Voici en quels termes il avait pris congé de son fidèle auditoire :

« Puissé-je, messieurs, vous avoir inspiré au moins la bonne pensée de vous tourner vers Dieu dans la prière, et de renouer vos rapports avec Lui, non seulement par l'esprit, mais par le mouvement du cœur. C'est l'espérance que j'emporte avec moi ; c'est le vœu que je forme en vous quittant. Je laisse entre les mains de mon évêque cette chaire de Notre-Dame désormais fondée, fondée par lui et par vous, par le pasteur et par le peuple. Un moment ce double suffrage a brillé sur ma tête : souffrez que je l'écarte de moi-même, et que je me retrouve seul quelque temps devant ma faiblesse et devant Dieu. » — (13e conférence, ann. 1836.)

Et le monde apprit qu'il venait de prendre un parti étrange.

Le romantisme avait remis en honneur le Moyen-Age, son art, quelques-unes de ses formes de vie, et en particulier ses monastères. L'on s'était mis à chanter la poésie des cloîtres, à en vanter la mystique architecture, à célébrer ces temps heureux où les âmes venaient en foule dans les solitudes pour y chercher la paix et l'oubli dans l'amour spiritualisé. Et cela avait servi de thème à des déclamations un peu vagues mais qui partaient toutes d'un bon naturel. Il n'est pas jusqu'à Alfred de Musset qui, dans un poème offrant un très sérieux mélange de sensualisme effréné et de sentimentalisme chrétien, *Rolla*, n'y eut été de son air:

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer!
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres,
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux;
Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!

Pourtant, ce serait être par trop superficiel que d'attribuer à une mode littéraire et à une simple in-

fluence d'école la grave résolution à laquelle l'abbé Lacordaire venait de s'arrêter. C'était bien plutôt le résultat d'une crise psychologique ayant des causes et des racines profondes.

En allant à Rome s'enfermer dans un cloître archaïque et y demander l'habit de frère-prêcheur, il avait obéi à un instinct de sa nature ardente et généreuse. Cet homme qui, du sein de l'incroyance, s'était élevé jusqu'au sacerdoce et à l'apostolat, ne se trouvait pas encore en communion assez intime avec le Dieu de sa jeunesse. Il voulait se donner plus entièrement à lui. Or, l'état religieux ne porte-t-il pas à sa perfection ce sacrifice de soi que l'on a déjà fait au Seigneur en devenant son prêtre ? Ne pousse-t-il pas l'oblation personnelle jusqu'à son extrême limite ? Lacordaire se fit donc moine, afin d'étreindre plus étroitement son idéal divin, l'objet sublime de sa passion, afin de se fondre, de s'anéantir en Lui.

Et puis, sa parole emprunterait sûrement à sa vie plus austère une plus haute autorité. Elle en recevrait comme une consécration souveraine. Sous ces livrées nouvelles, l'apostolat qu'il se disposait à aller reprendre n'en serait que plus fécond. Et pourquoi n'assurerait-il pas en quelque sorte l'avenir de son verbe si béni de Dieu, en revenant dans son pays, non pas seul, mais accompagné de disciples et de

frères, animés du même esprit et qui alimenteraient leur prédication à la même source de science et de sainteté? C'était donc vouloir restaurer en France l'ordre de S. Dominique qui en avait été banni, avec tant d'autres choses du passé, à la Révolution.

Il y a, dans la cour intérieure du couvent de Sainte-Sabine, à Rome, un oranger que la tradition dit avoir été planté par saint Dominique. Or, à l'époque où Lacordaire et les quelques compagnons qu'il avait déjà attirés en Italie faisaient leur noviciat de frères-prêcheurs, ce vénérable oranger poussa tout à coup un rejeton. C'est Renan qui a dit: « Un hasard n'est rien pour une âme distraite; c'est un signe divin pour une âme passionnée. » L'on vit dans ce fait un signe divin. La tige neuve devenait symbolique d'un accroissement de la famille dominicaine; et son Fondateur bénissait l'idée de la voir refleurir sous le ciel de France.

Lacordaire revint en effet de Rome, revêtu d'un habit en lequel il voyait une « liberté», comme il disait. Et alors recommença, plus nourrie de doctrine, plus mêlée de mysticisme, sa carrière oratoire, en même temps que s'ouvraient, peu à peu, des couvents dominicains où le Maître insufflait aux fils de son esprit son amour des âmes, et le secret de les racheter par la parole mais aussi par l'immolation personnelle.

« Nous autres, Français, a-t-il écrit, quand nous nous faisons moines, c'est pour l'être jusqu'au cou. » Moine, Lacordaire l'est « jusqu'au cou ». Il l'est avec enthousiasme, avec fièvre. C'est en véritable artiste qu'il sent la poésie des cloîtres, et qu'il en parle. « L'on a bâti sur terre bien des palais, mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création des monastères. » Ce n'est pourtant pas par ses côtés pittoresques que la vie du cloître le ravit surtout, c'est parce qu'elle satisfait cette soif de sacrifice qui le tourmente et qu'il peut y travailler plus efficacement à ce renouvellement intérieur auquel il aspire. Lors de l'une de ses conférences de Notre-Dame, au cours d'un développement magnifique sur la charité, Lacordaire s'était écrié avec un accent extraordinaire, prophétique, et comme si le voile de l'avenir se fut tout à coup déchiré à ses yeux : « Seigneur, donnez-nous des saints ! Notre monde ébranlé penche vers de grands abîmes !... »

Voici d'ailleurs tout le morceau :

« Mais, tandis que je vous parle de charité, il me vient un doute : ô mon Dieu, sommes-nous charitables comme nous devrions l'être? Y a-t-il parmi vous, qui êtes jeunes, des âmes ardentes, des âmes tendres pour Dieu et pour le pauvre? Ne voyez-vous pas qu'autour de vous la douleur augmente, la

mesure se comble, et le monde penche sur d'effroyables abîmes? O mon Dieu, donnez-nous des saints! Il y a si longtemps que nous n'en avons vus! Nous en avions tant autrefois! Faites qu'il en renaisse de leurs cendres: *excitare aliquis ex ossibus!* » — (2e conf. année 1835.)

Or, c'est en lui d'abord et par lui qu'il veut voir se réaliser ce noble souhait sorti de ses entrailles; il veut devenir l'un de ces hommes qui, à force de sainteté, retiendront le monde et l'empêcheront de rouler dans la ruine et dans la nuit. La sainteté, voilà son ideal! Il sait que le reste viendra par surcroît, et que son action extérieure sera d'autant plus large et puissante qu'elle aura sa source dans une âme davantage embrasée par l'amour. La sainteté, il la cherche dans le sacrifice.

« Si les apôtres ont converti le monde, affirme-t-il, c'est qu'ils ont su mettre du sang sur leurs paroles. » Et ceci n'est-il pas à rapprocher de la célèbre pensée de Pascal: « J'en crois des témoins qui se laissent égorger »? L'Apôtre moderne sera digne des anciens, et, pour bien continuer leur œuvre féconde, il teintera aussi ses paroles de sang. C'est-à-dire qu'il observera d'abord tous les devoirs de la règle austère qu'il a embrassée. Oh! non, la vie religieuse ne sera jamais pour lui ce que ses détracteurs veulent qu'elle soit essentiellement pour tous, et ce qu'elle est deve-

nue parfois, hélas ! par la faiblesse des hommes, dans les temps de décadence, une vie commode et bourgeoise, à l'abri des soucis quotidiens. Comme son grand frère, Jérôme Savonarole, il est entré dans le cloître « pour y apprendre à souffrir ». L'idéal dominicain, il l'a puisé à sa source, dans la vie même de saint Dominique. Non seulement il a contemplé longuement et amoureusement cette grande figure du moyen-âge, mais il a essayé d'en retracer les traits en un livre qui est peut-être son meilleur ouvrage. A l'époque où il l'écrivait, l'hagiographie était encore une branche perdue de l'art ; et les études historiques n'avaient pas encore renouvelé leurs méthodes ni inventé ces procédés d'investigation qui sont devenus si rigoureux. D'ailleurs, Lacordaire n'a jamais eu le souci de ce qu'on nomme érudition. Il a même traité d'assez haut l'esprit de recherche minutieuse : « Lorsqu'on peut, disait-il, créer des mondes et les lancer dans les espaces, l'on ne s'attarde pas à se frayer péniblement une route à travers des globes éteints. » Et donc, ce n'est peut-être pas la précision de la vraie science qu'il faut demander à sa vie de saint Dominique. En revanche, elle fourmille de vues intuitives et justes sur l'état de la société chrétienne d'alors en Europe, elle a un grand charme d'éloquence, un profond accent de piété filiale. L'idéali-

sation enserre et soulève la vérité du récit, en sorte que tout se fond en amour et en beauté.

Le disciple s'essaie maintenant à reproduire en lui la ressemblance de ce modèle supérieur. D'autant plus fidèlement qu'il est lui-même chef d'Ordre et qu'il devine toute la portée qu'auront ses propres exemples. Ainsi son étroite cellule ne renferme que les objets indispensables: une planche de pin pour le court repos de la nuit, un grossier bureau de travail, quelques livres, un crucifix, une image de la Vierge et de saint Dominique. Le seul luxe qu'il se permette est la propreté la plus absolue. Sa robe de laine est toujours immaculée. Pas un grain de poussière nulle part. Il n'aurait pu méditer ni écrire s'il en eut seulement aperçu l'ombre. Sur ce chapître, il est intraitable. Il prêche aux novices la propreté comme une « demi-vertu ». En voyage, il ne se permet que les dépenses strictement nécessaires. J'ai tenu dans mes mains l'un des carnets où il inscrivait ses frais de pérégrinations. Comme l'esprit de pauvreté y paraît ! Il tient un compte exact de tout; il ne verse pas cinq centimes sans raison valable; il marque le chiffre et le pourquoi de ses plus menus déboursés. Au couvent, il est le premier rendu à tous les exercices de communauté: lever de nuit pour matines, méditation, office choral, etc. Fût-il occupé à prépa-

rer telle de ces conférences qui retentiront dans Paris et la France, quand la cloche sonne, il va là où elle l'appelle, comme le plus humble des religieux. On dirait, à voir l'assiduité avec laquelle il s'acquitte de tous les devoirs claustraux, qu'il n'en a pas d'autres qui le préoccupent. Et pourtant, on se dispute sa parole; il est accablé de visites; il a une nombreuse correspondance, des fondations à établir et à pourvoir... Quels que soient ses soucis d'homme d'action, il fait la part de plus en plus large à la vie intérieure. Plus le foyer en sera intense, et plus il est certain d'accomplir vite et fructueusement les œuvres du dehors. Et en vérité il trouve du temps pour tout et il fait chaque chose parfaitement. Ce fut pendant ces années qu'il connut d'incomparables et de constants triomphes oratoires et que l'on répéta à son propos le mot de l'évangile : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Il y avait en effet quelque chose de surnaturel dans son inspiration. Ses mortifications surélevaient sa pensée, communiquaient à ses paroles la vertu divine. Ses succès, achetés par la pénitence, il les expiait par de plus dures macérations encore. Car ils étaient tels parfois qu'il en tremblait pour lui-même. Et alors, rentré dans son couvent, il se faisait flageller jusqu'au sang; ou bien on le trouvait abîmé sur son prie-Dieu, noyé de

larmes, se reprochant comme un crime épouvantable d'avoir osé s'attribuer une parcelle d'un mérite qui n'appartenait qu'à son Maître; ou encore, il se mettait une corde au cou, et ordonnait à tel frère-convers de le traîner par les cloîtres comme une guenille, de le fouler aux pieds, de lui jeter à la face des injures.

Bien plus, le Christ qu'il aime et qu'il sert a été crucifié. Il l'imitera dans son dernier supplice. Et l'on montre encore, dans la crypte de cette chapelle des Carmes où il improvisait des homélies si ravissantes, la croix de bois à laquelle, un Vendredi-Saint, il se fit lier et resta suspendu pendant trois heures, trois heures d'un martyre atroce et délicieux, où il a vécu l'adorable « mystère de Jésus » et cherché à l'imprimer profondément dans son âme et dans sa chair!

Ou encore, est-il en route vers quelque ville où l'appelle la fondation d'un nouveau couvent, il se demande par quelle pénitence il pourrait bien attirer les bénédictions du ciel sur ce projet, et il a recours à la plus cruelle et à la plus répugnante de toutes: il entre dans une sacristie, avise tel jeune prêtre dont il sait qu'il est connu, révéré, admiré, se jette à ses pieds et lui fait avec larmes et componction, avec un luxe de détails, l'aveu général des fautes de toute sa vie, laissant l'autre, — c'était l'abbé Bougaud, plus tard évêque de Laval, — absolument confus de tant

d'humiliation volontaire chez le sublime orateur de Notre-Dame. Et que d'autres traits parfaitement authentiques je pourrais vous citer encore!

N'est-ce pas là assez de sang mis sur ses paroles? Et Lacordaire n'a-t-il pas gagné que son éloquence, teinte de pourpre, suscite je ne dis pas seulement d'indescriptibles enthousiasmes, mais d'abondantes conversions et jette les âmes en pleurs dans les bras de son Christ? Sans doute, le monde ignore sa vie intime et souffrante; il ne soupçonne pas dans quel bain d'amertume l'apôtre trempe ses syllabes avant de leur donner l'essor, de les lancer dans l'espace. Fallait-il donc tant de perspicacité pourtant pour deviner, à son accent, à la flamme de son regard, à la force de conviction qui émanait de tout son être, que ce moine vivait vraiment ce qu'il prêchait?

Avec quelle vérité il avait dit un jour:

« Nous ne sommes pas des académiciens qui élaborent dans le silence du cabinet des découvertes utiles aux jouissances de l'humanité, et qui ensuite les portent fastueusement au milieu d'assemblées publiques où les battements de mains, les pensions et les honneurs les dédommagent de leurs sueurs et de leurs veilles. Nous, Messieurs, quand nous apportons la vérité aux hommes, elle sort d'un cœur brisé, elle vient du pied de la croix; cette vérité dit que le cœur de l'homme est un abîme, et

qu'il faut le purifier par une austère pénitence; elle vient du sang, et elle demande du sang; et si vous étiez tentés de mettre en doute sa pureté, elle vous répondrait: comment ne serais-je pas pure, puisque je suis née crucifiée?» — (3e conf. 1835.)

C'est lui qui a défini l'éloquence: « le son que rend une grande âme ». Or, dans ce son que rendait son âme et qui était répercuté par tous les échos de France et d'Europe, passait, avec sa passion pour Jésus, son étrange folie de la croix, sa soif d'immolation. Et de là venait son irrésistible empire sur tous ceux qui l'avaient une fois entendu.

Lacordaire consacrait chaque jour quelques heures de la matinée à sa correspondance. C'était pour lui un autre moyen d'apostolat. Elle lui servait aussi à exhaler l'amour qui le consumait et à modeler des âmes parfois inconnues d'après l'exemplaire divin qui le faisait extasier lui-même. Son biographe nous le montre procédant avec une sorte de solennité à cet exercice duquel allaient dépendre des éternités peut-être... Les feuilles blanches se couvraient de sa fine et petite écriture régulière, où ne se voyait jamais une rature. Il ne pouvait souffrir les ratures; quand il en découvrait dans les lettres qu'il recevait, il en était comme blessé dans son souci de l'ordre, de l'harmonie en toutes choses; il eût préféré une grosse faute à cela. Son manuscrit à lui était parfait d'ap-

parence; les signes graphiques y étaient alignés et disposés en quelque sorte géométriquement. Mais cela n'est que l'écorce, la partie matérielle. Voyons un peu le caractère de cette correspondance et ce qu'il y mettait de son âme et de sa vie.

Lacordaire n'était pas ce qui s'appelle un causeur; il n'avait pas, ou peu s'en fallait, ce don précieux et charmant, et j'allais dire si français, de la conversation. L'on s'étonnait même, après l'avoir vu en chaire si vibrant de gestes et si merveilleusement riche de langage, de le retrouver dans l'intimité, calme, distant, presque froid, volontiers silencieux ou ne parlant que pour donner de longs avis ou pour suivre sa pensée. Ce genre brillant et superficiel qui consiste à échanger des impressions ou des idées avec un interlocuteur sans insister sur aucune, à passer prestement d'un sujet à un autre de façon à tenir constamment l'attention en éveil, à montrer soi-même de l'esprit, et, art suprême, à le faire naître chez celui qui vous parle, lui était à peu près étranger. Il semblait qu'il eût besoin, pour s'ouvrir et vibrer, d'un contact avec une assemblée nombreuse. Seul à seul, il demeurait un peu trop maître de lui. Chez Lamennais, c'était tout le contraire. Au sortir d'un entretien avec lui, Lamartine disait: « C'est une flamme. » Lamennais ne s'est jamais risqué à parler

en publi . Dans la conversation, il s'élevait souvent à la plus haute éloquence. L'on voyait ce petit homme grêle et laid s'animer et développer ses idées favorites ou même ses rêves avec une chaleur et une variété d'expression qui surprenaient. Il se transfigurait alors. L'âme, le génie perçaient au travers de la chétive enveloppe, y mettant une radieuse beauté. Peut-être ses lettres nous donnent-elles une idée et comme un reflet de sa causerie. Rien de plus naturel, de plus coulant, de plus dégagé, de plus chaud. Or, Lacordaire n'était pas causeur, ai-je dit. Se reprenait-il dans la correspondance? Et savait-il du moins causer sur le papier? Car cela s'est vu plus d'une fois dans l'histoire littéraire. L'on pourrait citer maints exemples de personnes presque taciturnes qui étaient très loquaces, la plume à la main. Il y a dans la nature de ces contradictions, ou de ces étrangetés si l'on veut. En psychologie, il faut un peu s'attendre à tout. Et, pour ce qui est de Lacordaire, il est bien certain que ses lettres ne sont pas la partie la moins intéressante de son œuvre. Elles n'ont pas toutes la même allure, et je n'en donnerais pas la collection entière comme des modèles du genre. Mais qu'il y en a donc de délicieuses. Il s'abandonne davantage dans celles à Madame Swetchine, qu'il regardait un peu comme sa mère. Ailleurs, il est

tour à tour tendre, grave, éloquent, paternel ou simplement ami. La correspondance est tout ce qu'il y a de plus intime; l'on n'y est jamais que deux; et cependant, il retrouvait, dans ces communications d'âme à âme, sa sensibilité, ses élans, ses intuitions des grands jours. « Tôt ou tard, a-t-il dit, l'on ne jouit que des âmes. » En composant ses lettres, c'était l'âme seule qu'il contemplait et dont il jouissait. Une âme est tout un monde; une âme avait à ses yeux un prix infini. Pour ramener une seule âme à Dieu, ou pour la consoler dans ses peines, ou pour lui dépeindre les grandeurs du christianisme, ou pour la confirmer dans ses mouvements vers l'idéal, il avait d'admirables accents. Et toujours un mysticisme digne et viril s'allie aux épanchements de l'amitié. La discrétion, la réserve, la haute tenue marquent ses billets les plus intimes.

Ses *Lettres à un jeune homme* ont un cachet tout particulier. Ce jeune homme a bien existé, et nous connaissons le vrai nom de celui que Lacordaire appelle son Emmanuel. Les lettres qu'il lui adresse sortent du ton ordinaire de la correspondance. C'est plutôt, sous forme de lettres, de très hautes considérations sur la vie chrétienne. L'artifice littéraire y est beaucoup plus visible que dans ses lettres à Madame Swetchine, ou à Madame la Tour du Pin, ou

à Montalembert ou à tant d'autres. Ce sont des œuvres de pensée, de réflexion.

On en jugera par les extraits suivants:

« A peine entré dans le monde, vous en souffrez déjà. Le bruit de ses désordres vous émeut, le spectacle de ses mœurs vous attriste; rien de grand ne vous apparaît dans les caractères, rien de ferme dans les esprits, et la jeunesse que vous rencontrez autour de la vôtre ne vous semble préoccupée que de plaisirs vides et sans aspirations vers le lieu des saintes choses où votre âme a vécu. Il vous faudra du temps pour vous accoutumer à cet air que vous n'aviez pas encore respiré. Sans doute, le mal vous était connu, l'histoire vous l'avait dit, et votre cœur, plus éloquent encore que l'histoire, vous en avait fait entendre dans les replis de ses solitudes le douloureux écho. Mais Dieu vous avait donné, contre l'histoire et contre votre cœur, une garde généreuse: il vous avait fait le fils d'une mère chrétienne. Le chaste sein d'une femme régénérée vous avait conçu; ses bras avaient été votre premier berceau, son regard votre premier soleil, et, quand vous fûtes capable d'entendre, sa voix vous avait inspiré la première expression de votre première pensée. Esprit tombé du ciel dans un vase de terre, vous portiez en vous le germe des dépravations de l'homme, mais la vertu de votre mère en avait affaibli la tradition dans ses entrailles et dans les vôtres... » — (1e lettre, 1858.)

Et encore:

« Le premier lieu où l'on rencontre ceux que l'on aime, c'est leur histoire. L'histoire est le passé de la vie se survivant à

lui-même dans un souvenir écrit. Il n'y aurait pas d'amitié si la mémoire n'y ressuscitait dans l'âme et n'y tenait présents ceux à qui nous avons donné notre cœur. C'est là qu'ils vivent de notre propre vie, là que nous les voyons avec nous, là que leurs traits et leurs actions demeurent empreints et se conservent dans un relief qui fait partie de notre être. Mais la mémoire, même la plus fidèle, est courte par quelques endroits, et si elle veut se transmettre à d'autres en leur léguant l'image aimée, il faut qu'elle se transforme en histoire et qu'elle se grave sur un airain qui méprise le temps. L'histoire est la mémoire des siècles immortalisée. Par elle, les générations se rapprochent, et, si pressées qu'elles soient dans leur cours et leur disparition, elles puisent au foyer du souvenir l'unité qui fait leur âme et leur parenté. Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans sa tombe; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né... »—(2e lettre.)

Par delà son jeune ami, c'est toute la jeunesse de de son pays, présente et à venir, que Lacordaire contemple et à laquelle il destine les conseils de son expérience et les dernières tendresses de son cœur.

La jeunesse! La jeunesse! Il lui avait donné les prémices de son apostolat. Il lui consacra aussi ses dernières années, il l'aima « jusqu'à la fin. »

Le coup d'Etat du 2 décembre avait éprouvé douloureusement son âme qui avait toujours uni à l'amour de la religion le culte de la vraie liberté. Dans un

discours qu'il prononça en l'église Saint-Roch sur la « force de caractère », en prenant pour texte le mot du roi David mourant, à son fils Salomon: *Esto vir*, « sois un homme », l'on voulut voir des allusions blessantes pour le nouveau gouvernement. Est-ce dans ce discours même ? est-ce en une autre circonstance ? Mais le grand moine laissa échapper cette phrase dangereuse par sa transparence: « la liberté ne peut périr sous la botte d'un soldat. » C'était plus qu'il n'en fallait pour s'aliéner la sympathie d'un pouvoir ombrageux et déjà mal disposé. Il comprit de reste que sa parole serait enchaînée, comme tant d'autres choses, ou sujette à de mesquines vexations. Plutôt que de lutter inutilement, ou de s'avilir en ménageant un régime dont l'origine douteuse et les tendances heurtaient sa loyauté, il préféra aller ensevelir son talent, sa gloire, ses années finissantes, au milieu des bois, dans les murs d'un collège.

Il semble qu'il avait prévu quelle tournure allaient prendre les événements politiques et l'effet qu'ils auraient sur sa carrière oratoire. Car, en clôturant la série de ses conférences dogmatiques, à la fin du carême de 1851, et quand tout le désignait pour donner à ce magnifique enseignement son couronnement naturel en traitant de la morale, Lacordaire avait eu des accents tristes comme des adieux:

« Je vous laisse à ce point où finit le dogme, et où la vérité, en échange de sa lumière, vous demande la vertu. Peut-être la Providence m'accordera-t-elle de vous ouvrir cette nouvelle voie, c'est ma crainte et mon désir: ma crainte, parce que je me défie de moi; mon désir, parce que je vous aime. Mais encore qu'une nouvelle carrière me fut préparée par Dieu et par mon dévouement pour vous, je ne puis me défendre de vous parler comme si je vous adressais des adieux. Permettez-le moi, non comme un pressentiment de l'avenir, mais comme une consolation. Je dis une consolation, parce que j'éprouve en moi deux sentiments contraires: l'un de joie, d'avoir achevé avec vous une œuvre utile au salut de plusieurs; l'autre de tristesse, en songeant qu'une œuvre ne s'achève pas par un homme sans qu'il y laisse la plus belle partie de soi-même, les prémices de sa force et la fleur de ses ans. Je suis parvenu à ce milieu du chemin de la vie, là où l'homme se dépouille du dernier rayon de sa jeunesse et descend par une pente rapide aux rivages de l'impuissance et de l'oubli. Je ne demande pas mieux que d'y descendre, puisque c'est le sort que l'équitable Providence nous a fait; mais du moins, à ce partage des choses, d'où je puis voir encore une fois les temps qui vont finir, vous ne m'envierez pas la douceur d'y jeter un regard, et d'évoquer devant vous, qui fûtes les compagnons de ma route, quelques-uns des souvenirs qui me rendent si chers et cette métropole et vous. »

N'est-ce pas que ce morceau, que je voudrais pouvoir citer en entier, tant il est superbe, a quelque chose de final, de définitif? Lacordaire avait beau s'en défendre, c'était, hélas! des adieux qu'il adres-

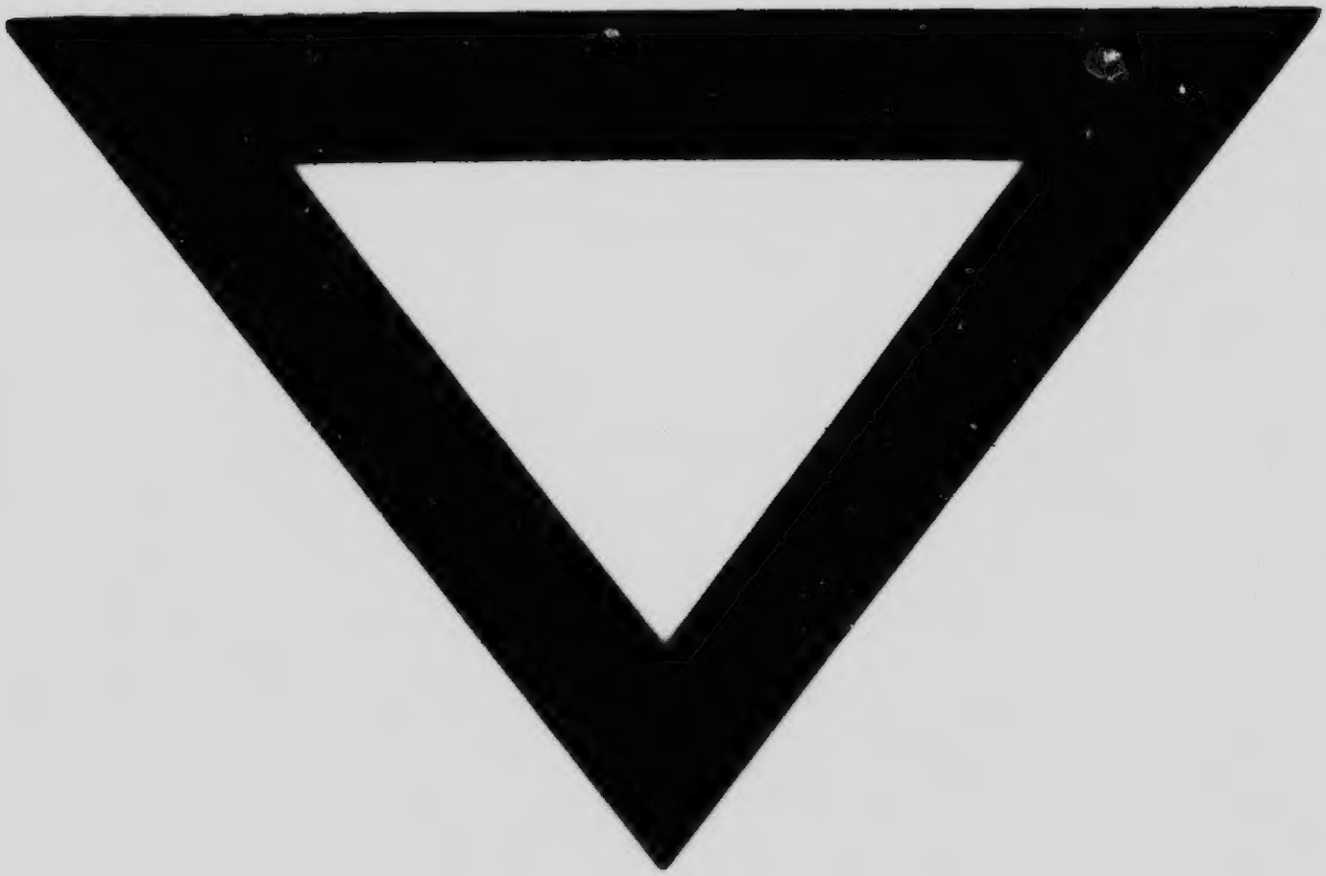
sait à son auditoire, aux murs, aux voûtes sacrées de Notre-Dame, aux autels qui l'avaient béni. La séparation allait être éternelle.

Lamennais écrivait un jour à son bien-aimé Charles de Montalembert: « Je n'aime de ce monde que la nature, et c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui me rappelle les hommes me fait mal. » Tout ce qui rappelait à Lacordaire les hommes du jour, et l'orientation nouvelle donnée aux destinées d'un pays pour lequel il avait rêvé de sainte liberté, lui faisait mal aussi. Pour se consoler de ces visions troublantes, il acheta, là-bas, perdu au fond d'une province, le domaine de Sorèze et en rouvrit le vieux collège à la jeunesse. La jeunesse, c'est l'avenir! Il oublierait le présent en formant les hommes de demain et en léguant à ces générations futures son idéal de justice. Parmi toutes ces âmes neuves, il sentirait moins ce que le déclin de la vie a de pénible. Au sein de la grande nature, il verrait avec apaisement venir le soir. Il disait de sa solitude de Sorèze: *Viventi hospitium, morienti sepulchrum, utrique beneficium.* Elle lui fut en effet tout cela. C'est de Madame de Staël, je crois, cette pensée: « On dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfum vers le soir. » A l'approche du terme, et quand il sentait déjà souffler vers lui ce vent froid

qui vient du tombeau, Lacordaire laissait exhaler abondamment tous les trésors de sa vaste intelligence et toutes les tendresses de son cœur. Et c'était pour ouvrir de jeunes esprits à la vérité morale et religieuse, c'était pour former des âmes à la pratique de la vie et aux vertus chrétiennes. Les enseignements qui sont tombés de ses lèvres pendant ces années, ou les quelques écrits qu'il y rédigea — ses *Lettres à un jeune homme*, sa *Sainte-Marie Magdeleine*, son *Testament* — sont parmi les plus beaux qu'il nous ait laissés. Voilés de mélancolie discrète, ils se colorent d'une lueur d'éternité.

C'est ici que nous dirons adieu à notre Père Lacordaire, en regardant une dernière fois son image se profiler, sereine et majestueuse, dans ces allées ombreuses des bois de Sorèze, où il aimait à promener ses suprêmes rêveries...

Villa Augustina
neuf avril
mil-neuf-cent-onze

Université Laval Québec

Achevé d'imprimer
le 24 juin
mil-neuf-cent-onze
par
LAFLAMME & PROULX
Québec.